

LA REPRÉSENTATION DE LA VIE ET DE LA MORT CHEZ LE MIGRANT AFRICAIN

Kouakou Laurent LALEKOU

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

fohundy08042013@gmail.com

Résumé : « Bien vivre », cette préoccupation est au cœur de l'entreprise migrante. Le migrant quitte sa famille et son pays en vue d'une nouvelle vie. Cette quête audacieuse et effrénée d'un ailleurs qui serait meilleur, très souvent s'apparente à l'inconscience, voire au suicide au regard des risques encourus. Elle se nourrit cependant d'une bonne dose d'espoir. Dans la perspective de cette promesse, de l'hypothèse d'une vie plus accomplie, ce travail analyse les concepts de vie et de mort chez le migrant. Notre objectif est de montrer le rôle que jouent ces différents concepts dans le projet de migration.

Mots clés : mort, vie, représentation, migrant, africain.

Abstract: "Living well", this concern is at the heart of the migrant company. The migrant leaves his or her family and country in search of a new life. This daring and unbridled quest for a better life elsewhere very often amounts to recklessness or even suicide in view of the risks involved. It is, however, nourished by a healthy dose of hope. In the perspective of this promise, of the hypothesis of a more fulfilled life, this work analyses the concepts of life and death among migrants. Our aim is to show the role that the different concepts play in the migration project.

Keywords: death, life, representation, migrant, African.

Introduction

La Méditerranée a été ces dernières années la voie maritime la plus meurtrière pour les migrants. Des milliers de migrants y ont trouvé la mort en tentant de la traverser pour gagner les côtes européennes. Malgré les morts, le durcissement des politiques migratoires dans le monde, principalement en Europe et aux États-Unis et la tendance globale à la criminalisation de l'immigration « illégale », nombreux sont ceux pour qui cela vaut encore le coup de tenter sa chance, d'affronter une mort probable afin d'assurer sens et dignité à sa vie. Comme le chante Ismaël Isaac, artiste reggae ivoirien : « Plutôt la mort dans la mer que la honte devant ma mère » Ismaël Isaac (2014). Ce choix en dit long sur les tourments identitaires de la jeunesse africaine dans « une Afrique dépossédée de son espace » Hamidou Kane (2018). A ce propos, on se souvient encore de la boutade du vice-président du Conseil italien Luigi di

Maïo accusant la France d'exploiter les pays africains donc de créer la pauvreté et provoquer la migration illégale, causant ainsi leur mort en mer ou leur arrivée massive sur les côtes européennes Di Maio (2019). L'africain semble aujourd'hui être la dernière race avant la mort. Ceci pour dire que les africains n'ont rien et qu'être africain c'est en quelque sorte pire que la mort, puisque c'est après la « mort » qu'il existe vraiment. En d'autres termes, les difficultés l'amène à tout risquer pour vivre, pour devenir « quelqu'un ». Ce que Carolina Kobelinsky appelle : « exister au risque de disparaître » Kobelinsky (2017). De ce fait, pour comprendre pourquoi ces migrants se livrent à ce jeu de « roulette russe » avec leur vie dans la méditerranée, il importe de savoir ce que signifie « vivre » ou « mourir » chez les intéressés. Mourir dans le cas du migrant est-il synonyme de trépas ? Une vie inutile n'est-elle pas une mort anticipée ? Le désir d'en finir avec une telle vie n'explique-t-il pas la tragédie dans la méditerranée ? Si partir, pour lui, c'est probablement mourir, alors rester c'est sans doute ne pas vivre du tout. D'où l'expression "plutôt mourir que", qui renvoie dans un tel cas à des situations auxquelles on ne souhaiterait nullement être confronté. Cette expression prend tout son sens lorsque « mourir » devient un acte d'héroïsme par la transcendance de la vie.

Dans ce travail, notre analyse des représentations de la « vie » et de la « mort » chez les migrants africains, s'appuie sur l'imaginaire populaire. Elle prend pour point de départ des chansons d'artistes musiciens africains et des témoignages de *bossas*¹ et de *harragas*², obtenus à partir de l'« écriture migrante » ou de la littérature sur l'immigration. L'objectif est de montrer l'impact de ces représentations sur le projet migratoire.

1. Le concept de la vie chez le migrant

À écouter les migrants, en particulier les clandestins, « vivre » se résumerait à de meilleures conditions d'existence. C'est ce qui ressort des propos de Sofiane, un *harraga* algérien de 30 ans lorsqu'il déclare : « Je veux un travail ; ça changerait tout. Je dirai merci mon Dieu. Je me marierai. Je me construirai une vie comme mes parents l'ont fait avant moi. Mais, eux, ils ne te laissent pas. Si je reste à attendre, je n'aurai rien. Je perdrai ma vie, comme ça... » Farida Souiah (2012, p. 109). Sofiane dit « eux », pour désigner ceux qu'il n'ose pas nommer et qui rendent cette vie impossible. À travers ce terme, il évoque probablement l'ensemble du système de son pays. Sa frustration est d'autant plus grande que ce qu'il désire ne lui semble pas déraisonnable.

¹ Personnes ayant tenté ou réussi la traversée de la méditerranée comme on les appelle dans le milieu des migrants.

² Jeunes algériens tentant de quitter leur pays, sans passeport ni visa, sur des barques, au péril de leur vie. En dialecte maghrébin, on nomme ces candidats à l'émigration *harraga*, c'est-à-dire (les "brûleurs"), car ils "brûlent" les frontières et les étapes nécessaires à une migration légale. Ils arrivent en Europe, ils détruisent, ils "brûlent" leurs papiers d'identité pour tenter d'échapper à l'expulsion.

« Perdre sa vie » ici n'est pas synonyme de mourir. Cela signifie plutôt avoir une vie inutile, vieillir sans pouvoir accomplir quelque chose, sans rien avoir. « Perdre sa vie », c'est avoir une vie qui ne compte pas. Quand on est pauvre, on ne compte pas. Du moins, c'est le sentiment que l'on a. Ce type de vie qui dénote d'un quotidien monotone et d'un futur sans perspective, fait du migrant clandestin la figure du désespoir de la jeunesse africaine. Ils affirment tous « partir en Europe pour se chercher ». Cette expression fait de la migration un moyen de réinvention de soi, de réorganisation de l'existence et de conquête d'un meilleur vivre. « Se chercher » rend ici compte de la volonté du migrant de se réaliser, de laisser derrière soi une « vie sans rien », une vie « nue », perçue comme perdue pour « tenter sa chance » dans une Europe, vue comme un monde de possibilités. Ici, il est question pour le migrant de chercher à devenir le « créateur » de sa propre vie et de développer des stratégies en vue d'augmenter sa marge de manœuvre.

Cette aspiration à devenir « une personne avec un futur » amène depuis plusieurs décennies, des milliers d'africains, hommes et femmes à tenter de traverser la méditerranée pour accéder aux côtes européennes. Souvent ils entraînent même leurs enfants dans cette aventure très périlleuse. L'obligation de quitter leur pays n'est pas physique. Elle se transforme en obsession lorsqu'y vivre cesse d'avoir un sens. Cet exil intérieur, ce mal-être ou cette « mal-vie » structure la migration en tant que forme d'émancipation à l'extrême pauvreté. C'est ce que décrit Tiken Jah Fakoly, artiste reggae ivoirien, dans « Où aller, où? », titre dans lequel le chanteur met en chanson la détresse du peuple, conduit à faire des choix difficiles :

J'ai vendu mon bateau
 Ici, il n'y a plus de poisson
 Et j'ai vendu mon âme
 Il n'y avait plus d'espoir
 J'ai vendu ma femme,
 Mon amour, mes enfants
 Pour ne pas mourir à mon tour

Tiken Jah (2007)

Ces propos, bien que en rapport avec la migration, laissent transparaître une autre figure aujourd'hui très connue en Afrique : celle du jeune homme riche. De ces jeunes, la plupart du temps « brouteurs »³, il est dit qu'ils vendent leur âme au diable pour vivre dans l'opulence. Cette représentation "mystico-

³ Un « Brouteur », c'est un arnaqueur, un « pro » de l'escroquerie sentimentale. Il contacte le plus souvent des hommes et des femmes en Europe via les réseaux sociaux comme Facebook, leur promet l'amour pour au final, leur soutirer des sommes d'argent colossales. C'est ce pourquoi on les appelle aussi des « Arnacœurs » et on parle de « Sextorsion » et non d'extorsion. Le nom "brouteur" fait allusion au « mouton », un animal qui se nourrit sans efforts.

religieuse" symboliserait la volonté d'émancipation par le sacrifice de la vie. C'est aussi le cas de ces jeunes africains dont la condition de vie est aggravée par la spoliation capitaliste et qui sont contraints à la migration comme en parle Mewey dans *Je suis sans papiers*:

*J'étais bien chez moi
Sous mon petit toit,
Tu as débarqué chez moi
Tu m'as imposé ta loi,
Tu as racheté tout chez moi
Je n'ai plus de toit*

Mewey (2004)

Les questions identitaires se posent pour le migrant et la société. Ceux qui partent à l'aventure dans l'espoir de « devenir qu'un »⁴, le font parce que parfois ils ont le sentiment d'être exclus du lien social par la pauvreté. C'est ce que relève Ismaël Isaac dans *Lampedusa*. « De toutes les façons je suis un cabri mort chez moi » (Ismaël Isaac 2014). Cet aphorisme d'origine *nouchi* signifie « quand on a tout perdu, on n'a plus peur de rien ». Très souvent, ils se sentent à l'étroit dans leur pays. C'est ce sentiment qu'exprime Tiken Jah dans *Ouvrez les frontières* : « on veut partir d'ici car nous sommes tous en train de péter les plombs ! » Tiken Jah (2007). Si « avancer, c'est mourir ; reculer, c'est mourir. Alors, mieux vaut avancer et mourir ». Le choix est difficile. Aucun homme ne quitte son pays pour le plaisir d'immigrer. La plupart du temps, les gens le font pour « le bonheur ». Les clandestins répètent « vouloir être heureux à tout prix, mettre sa vie en jeu et ne pas renoncer... Quelle que soit la difficulté. Quel que soit le temps qu'il faudra y consacrer. Un quitte ou double que nous n'osons plus regarder en face... » Serge Daniel (2008).

Nous aussi on veut connaître la chance d'étudier,
La chance de voir nos rêves se réaliser,
Avoir un beau métier, pouvoir voyager,
Connaître ce que vous appelez liberté.
On veut que nos familles ne manquent plus de rien,
On veut avoir cette vie où l'on mange à sa faim,
On veut quitter cette misère quotidienne pour de bon...

Tiken Jah (2007)

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est question de « mourir » pour vivre, pour exister. Dans ce jeu, les *bossas* ont conscience qu'ils flirtent avec la mort : « On sait qu'on peut y laisser la vie, mais on part quand même parce

⁴ Se réaliser, sortir de l'anonymat, avoir une reconnaissance sociale, « réussir dans la vie », en un mot devenir quelqu'un d'important. C'est aussi essayer de se retrouver, de trouver sa vraie personnalité, sa voie pour l'assumer.

qu'on espère réussir». « On n'a pas peur de la mort. On se dit à chaque fois qu'on frappe la barrière, que c'était pour être vivant, pour la vie qu'on tente sa chance » Kobelinsky (2017, p.123). Dans le milieu des *harragas*, les risques de la traversée sont bien connus Teriah (2002). Ils sont même à l'origine d'un proverbe : « qu'un poisson me mange plutôt qu'un ver »⁵. La possibilité de mourir en mer et de se faire manger par des poissons leur semble préférable que rester au pays, d'y mourir et se faire manger par les vers. Ici un « bon mourir »⁶ est préférable à une « belle mort »⁷. Les corps de migrants découverts sur les côtes de la Méditerranée, à Lampedusa, à Lesbos ou à Tenerife sont la matérialisation de ce flirt avec la mort, de cette prise de risque frôlant le suicide. Ce refus de s'abandonner à son sort d'homme subissant la vie, fait de la mort dans le contexte de la migration non pas un remède contre la souffrance, non plus comme un ennemi, mais comme un outil d'appréciation de la vie.

2. Le concept de mort chez le migrant

Chez le migrant, mourir n'est pas forcément synonyme de trépas. Mourir c'est mal vivre et parfois ne pas vivre du tout. C'est avoir une condition de mort pendant qu'on est en vie. Cela parce que la condition de vie est parfois une condition de mort. Lorsqu'on n'a rien, on ne vit pas mais on subit la vie. C'est le cas de bon nombre d'africains chez qui, la vie a perdu tout son sens, parce qu'il est devenu affreux de vivre. Certains fuient la mort dans les pays ravagés par la guerre. D'autres migrent parce que les perspectives restent sombres. D'autres encore partent, partent très loin pour échapper au malaise insoutenable de leur univers Hamri (2006). Tous entreprennent parfois, pendant de longs mois, un périlleux périple, risquent tout, y compris leur vie, pour se payer le luxe d'une vie normale.

Ce voyage du désespoir, entraîne ces mendiants de portion de vie, d'abord dans la lente agonie d'un désert devenu cause de souffrance et de peine sans fin, ensuite dans un jeu de pile ou face avec la mort dans la méditerranée. « Mourir ou réussir », quoi qu'il en soit, il y a plus à gagner qu'à perdre, puisque c'est pour vivre qu'on fait ce saut périlleux dans l'inconnu en embarquant sur des pickups dans le Sahara ou des bateaux de fortune dans la Méditerranée Jelloun (2006). Au-delà du caractère hostile de la nature, il y a les déboires que leur font subir les passeurs, les trafiquants de migrants et les xénophobes des pays de transit.

On se souvient de la diffusion d'images furtives d'une vente aux enchères nocturne de jeunes africains dans la région de Tripoli sur la chaîne de télévision

⁵ *Takoulni houta wa ma takoulnish douda*

⁶ Une mort utile et héroïque.

⁷ Cette expression fait allusion au simple fait de mourir. Une mort sans souffrance, propre, tranquille et douce.

américaines, CNN le 14 novembre 2017. En dehors du cas libyen qui a eu un effet de choc dans l'opinion, on a encore en mémoire les morts de migrants en Afrique du Sud, occasionnés par la vague de xénophobie qui a fait 62 victimes en 2008. Tout ceci prend une forme politique dans la mesure où aujourd'hui, dans presque toutes les sociétés européennes, les problèmes sociaux ont tendance à être perçus et traités de plus en plus souvent comme des problèmes d'insécurité et attribués à l'immigration dite « clandestine » ou aux jeunes étrangers Palidda (1999). Cette transformation des représentations dominantes de ce phénomène traduit une inflexion profonde dans les politiques étatiques. Malgré tout, les migrants continuent d'affluer à la faveur de la dégradation économique et sociale persistante des sociétés africaines d'émigration. Chez ces derniers, le refrain reste le même :

Dans ton pays les perspectives ne sont pas bonnes pour que tu puisses trouver quelque chose ; donc c'est obligatoire pour toi de sortir et aller chercher quelque chose pour aider la famille ». « On ne pouvait pas supporter de voir la famille dans la souffrance, étant jeunes et en bonne santé, rester sans rien faire, c'est un peu mal vu. Donc on ne pouvait pas rester du tout ; on était obligé !

Palidda (1999, p. 37)

Cette même situation est décrite ici par ce bossa sénégalais de 26 ans, originaire de Kayar, une zone de pêche non loin de Dakar, la capitale: « en me lançant dans la migration clandestine, j'ai 50 % de chance de mourir dans le désert ou dans l'Océan et 50 % d'atteindre mon objectif. Or, en restant au pays, je suis presque sûr à 100 % de mourir à petit feu » Oumar Ba et Iniss Ndiaye (2008). Il fait la part des choses entre la « mort sociale » et la « mort physique ». C'est l'extrême pauvreté qui force toutes ces personnes à quitter leur pays d'origine, à risquer leur vie et à aller au bout d'eux-mêmes pour exister. Ce qui les pousse à défier le désert et la mer, c'est bien la promesse d'une autre vie qu'elles espèrent meilleure Kandé (2011). Ces personnes n'y songeraient presque jamais si elles avaient le choix.

D'ailleurs pourquoi ne pas oser ? Lorsqu'ils ont le sentiment qu'il est quasiment impossible pour eux de s'en sortir dans leur pays. Pourquoi ne pas tenter sa chance ? Si au-delà du Sahara et de la méditerranée, réverbère la nouvelle vie de migrants comme Mamoudou Gassama, Mohssen Oukassi et Kouamé. Le premier est un sans papier malien de 22 ans. Il a escaladé à main nue un immeuble pour sauver un enfant à Bobigny en France le 29 mai 2018. Après cet exploit au péril de sa vie, il a été reçu par le président français Emmanuel Macron et a vu sa situation régularisée. Le second, Mohssen Oukassi, un jeune tunisien de 26 ans a risqué sa vie pour évacuer les habitants de son immeuble ravagé par les flammes à Aubervilliers en 2014. Comme le

premier, la communauté nationale française s'est ouverte à lui pour cet acte de bravoure et de solidarité.

Le dernier, Kouamé, migrant ivoirien et auteur du livre *Revenu des ténèbres*, a eu la chance de rencontrer le Président Emmanuel et son épouse lors d'une exposition. Dans une de ses vidéos, il affirme : « Je suis arrivé en France le ventre vide. Aujourd'hui, je parle avec la bouche pleine ». De toute évidence, tous ne peuvent pas être Mamoudou Gassama, Mohssen Oukassi ou Kouamé, mais tant que les jeunes africains auront le sentiment qu'ils sont sans avenir dans leur pays et qu'ils continueront de croire qu'il y a une chance de réussir ailleurs, dans un des pays d'Europe, ils essaieront d'y accéder, quoi que cela puisse leur coûter. Il s'agit de s'arracher à la souffrance associée à leur condition, de sortir d'une existence maintenue dans l'impasse, au seuil du tolérable.

C'est le cas dans ce message laconique délivré par les « aventuriers » de la migration eux-mêmes : « *Barça* ou *Barsakh* » (Barcelone ou la mort), qui fait de la prise de risque, la seule option Schmitz (2008, p. 6). *Barça* ici peut désigner la ville de Barcelone où explose l'emploi dans les métiers peu qualifiés ou bien le club de football, représentant le sport et la promotion dont rêvent beaucoup d'aventuriers africains. *Barça* peut aussi faire référence à *barzakh*. Cette expression dans le Coran désigne non seulement une zone d'ombre, une frontière ou un purgatoire, mais également le lieu d'attente du paradis. Ce parallèle entre le symbolique (mort, purgatoire, paradis) et le réel (risque, souffrance extrême, réussite), assoit une forme de continuité entre la vie et la mort.

3. Le lien de continuité entre la vie et la mort

La mort et la vie font partie de la dimension quotidienne de l'existence du migrant illégal. L'omniprésence de la mort se manifeste à travers les rumeurs de mort et de disparition. Ces rumeurs sont en rapport avec les risques de mourir et les probabilités de réussir le franchissement des frontières. Elles contribuent à façonner un univers quotidien très incertain et à révéler son caractère particulier et brutal. Cela met en relief la dimension particulière du rapport du migrant à la mort. Une dimension qui nourrit son imaginaire et qui l'accompagne tout au long de l'expérience migratoire. Ce périple, marqué par la proximité de la mort est ce que Pauline Carnet a appelé « le voyage de Dieu » Carnet (2011, p. 285). L'expérience du piège mortelle de la traversée du désert et de la méditerranée, la perte désormais de tout contrôle sur son destin, amènent à s'en remettre à Dieu.

Cette indissociabilité entre la vie et la mort dans le quotidien du migrant clandestin, donne lieu à une sorte de continuité entre elles. D'abord, il y a ce lien entre une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue et la mort qu'elle soit

symbolique ou réelles. De nombreux migrants quittent leurs familles, la rage au cœur avec une folle envie de réussir. Ce souci de changer de vie est selon Moussa Kane, un bossa guinéen, ce qui motive d'une manière générale la migration au risque de la mort :

On sait qu'on peut laisser la vie, mais on part et on espère réussir bossa une fois, deux fois et on continue, on risque la vie parce que sinon c'est la honte. C'est quand le temps passe et que tu n'as rien, que t'es toujours dans l'aventure, que tu n'as pas d'argent, c'est la honte, mieux vaut mourir Kobelinsky (2017, p.123).

Pour le migrant : « L'échec économique renvoi à un échec de la vie » Emmanuel Jovelin (2003, p.116). Dans cette perspective, la « honte », c'est à la fois l'opprobre de l'échec économique dans son pays et de l'échec dans la traversée, et dans un sens plus large, du projet migratoire. Ce que l'on redoute ici c'est l'humiliation d'être considéré comme quelqu'un qui n'a pas su avancer dans la vie. Pour ce qui concerne la mort, elle fait référence à la mise en péril de la vie. Elle est celle qui peut survenir au cours d'une aventure migratoire illégale. Elle peut aussi être d'ordre symbolique. C'est le cas dans tout déplacement migratoire, en ce sens qu'il entraîne une réorientation radicale de l'existence, la mise en chantier d'une nouvelle condition terrestre. Cela suppose de changer de cap, de modifier ses points de vue et d'ouvrir des perspectives inédites.

Ce n'est pas toujours que le projet aboutit. Le migrant peut être arrêté. Pire encore au cours de ce périple, il peut perdre la vie dans le désert ou dans la méditerranée. Ce type de mort est redouté par le migrant. Elle est perçue comme un recul par rapport à la situation de départ, dans la mesure où il peut se retrouver dépourvu de tout, y compris d'exister comme mort auprès des siens. Cette disparition totale, complète, établit une sorte de continuité entre le vécu ou passé anonyme du migrant et sa mort dans l'aventure qui restera inaccessible au deuil. Or cet effacement, ce fait de disparaître sans laisser de trace, est tout ce contre quoi, les migrants s'embarquent généralement dans la migration. Ce désir d'exister même dans la mort est exprimé ici par Naba Tigré :

Je ne veux pas mourir, mais si je meurs j'aurais tenté et je veux que ma famille l'apprenne, qu'ils sachent que j'ai tout donné pour avancer dans la vie. J'ai dit à mon frère [il fait référence à son compagnon de route depuis plus d'un an] que s'il m'arrive quelque chose qu'il appelle, qu'il dise que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas disparaître complètement Kobelinsky (2017, p.127).

⁸ La mort comme la fin normale de la vie.

Ce qui est effroyable chez ce *bossa* Burkinabé de vingt-trois ans, c'est de traverser l'existence, de mourir sans avoir vécu pour exister comme mort. Beaucoup de migrants acceptent l'idée d'être enterré hors de chez eux, à l'étranger. Cependant, aucun ne supporte la perspective que la famille ne soit pas informée de leur mort pour ne pas rester dans une place indéterminée au sein de la société. Personne ne veut avoir le sort des morts « que personne n'a vus », de « ces gens qu'on n'a pas retrouvés », qui ont disparu, pour toujours et dont « personne n'aura plus de nouvelles ». Ne pas rester dans une place indéterminée introduit ici une idée de rupture, de séparation entre la vie et la mort.

4. L'approche contrastée de la vie et de la mort

Chez les migrants, la vie se décline sous plusieurs formes. Il en est de même pour la mort. Ils distinguent d'une part, la vie de « mort vivant » de la « vraie » vie et d'autre part, la mort de la disparition. Dans les récits de migrants, apparaît toujours le terme « barrières ». A travers ce terme, les migrants établissent une nette différence entre la vie de ceux qui espèrent derrière les barrières et ceux qui ont réussi à les franchir. Le mot « barrières » fait référence à Melilla, lieu célèbre pour ses murs aujourd'hui devenu iconique, parce que perçu comme un exemple de contrôles frontaliers.

On se situe ici au Maroc, pays devenu depuis l'abolition des frontières internes de l'Union européenne, un lieu de transit privilégié pour l'immigration internationale. Il n'est donc pas étonnant d'y trouver un nombre considérable de migrants de toutes les nationalités en attente de passer les barrières ou de trouver une place sur une embarcation clandestine. Barrières dont le franchissement permet à tout migrant d'entrer en Espagne et d'atteindre sans difficulté n'importe quel pays de l'Espace Schengen. Il ne s'agit pas de rejoindre un pays particulier, mais un ensemble perçu comme libre, aisé et démocratique où ils pourront trouver ce qu'ils ont cessé de chercher chez eux.

Derrière les barrières, les conditions de vie sont difficiles. C'est le cas dans les campements de migrants au Maroc, à quelques kilomètres seulement de Melilla où s'organisent la vie des migrants et l'entraînement pour escalader les barrières. Pour parler de la vie dans ces campements où des centaines (voire des milliers selon les périodes) de migrants attendent de réussir le passage des barrières, Gaoussou Dembélé utilise le terme « morts-vivants », pour traduire la condition de ces personnes qui tentent de survivre face au rejet de la population locale et au traitement des autorités.

Depuis que je suis arrivé au Gourougou j'ai compris, le premier jour, j'observais toutes les choses, tout le mouvement, et j'ai compris que le Gourougou c'est le cimetière. Il n'y a pas de vie au Gourougou, tous les gens sont des morts-vivants [silence] parce qu'ils ne sont pas considérés

d'abord, ils sont rejetés par la société, ils sont tabassés et maltraités [par les « militaires marocains »], ils ne vivent pas en social, ils sont dans la brousse, dans la forêt, parmi les mauvais esprits. Ils mangent à peine des restes. Seul Dieu les protège [...]. Ils n'ont pas peur de mourir parce qu'ils sont presque morts [...]. Je n'avais pas peur de la mort, à chaque fois que j'ai tenté de frapper la barrière, je me disais que c'était pour être vivant, pour la vie que je tentais ma chance Kobelinsky (2017, p.122).

Dans ces campements, derrière les barrières, les migrants n'ont pas la maîtrise de leur destin. A cette vie dans les campements s'opposent une « vraie vie », une vie qui vaut la peine d'être vécue, une vie qui compte, celle que les migrants rêvent d'avoir au-delà des barrières, en d'autres termes s'ils atteignent les ambitions au cœur de la migration. Encore une fois le parallèle est fait entre l'enfer et le paradis. Ici l'enfer semble, pour emprunter l'expression du président des Etats-Unis, Donald Trump, « ces pays de merdes » où la vie « ne compte pas », parce que généralement sujette à la précarité et à la vulnérabilité perpétuelle. Le paradis dans ce cas serait les pays occidentaux auxquels l'on veut accéder par tous les moyens, même au péril de sa vie. Dans cette perspective, la souffrance, surtout celle du corps, devenue la condition indispensable au surgissement d'une nouvelle identité sociale, tient lieu de « purgatoire » et de rite de passage. Le désert et la mer dans ce sens sont les symboles de passage d'un monde à un autre. La souffrance souligne le changement statutaire auquel est censée aboutir la migration et permet ainsi de lui donner du sens. Cependant, cette présentation manichéenne de la vie derrière et au-delà de la barrière conduit très souvent à une démythification de la terre d'immigration, « paradis terrestre » qui très souvent se résume en ces termes « l'Europe, ce n'est pas l'Eldorado ». Cette désillusion est l'expression d'une promesse non tenue et d'un rêve qui peine à se réaliser, mais qu'ils tentent tant bien que mal d'entretenir en restant en France pour toujours maintenir le « mythe de la réussite » plutôt que de subir le regard du vaincu en retournant au pays les mains vides.

Conclusion

Chez le migrant d'une manière générale, ce qui importe ce n'est pas la vie, mais la « forme de vie ». Elle doit être une expérience dans laquelle la vie est ressentie dans toute sa plénitude. La vie donc qui compte et qui mérite d'être vécue est celle où le migrant a la possibilité de s'exprimer, d'aller au bout de lui-même, de se réinventer et de se réaliser, une vie où il s'impose en tant qu'acteur et auteur. A l'opposé, la mort, c'est une vie sans perspective, une vie sans rien, une vie subie sur le model de l'exclusion, une vie anonyme. Face à cette vie de mort ou de « mort vivant », miroite la vie dans un monde où les aspirations semblent encore possibles. L'envie de faire partie de cette autre vie entraîne le primat de l'enjeu sur le danger et sur le risque de mourir. Tout

compte fait, il y a plus à gagner qu'à perdre. Le choix est par conséquent vite fait entre une mort sociale assurée et une probable mort brutale et physique dans le désert ou en mer. Cela explique le jeu de « pile ou face » avec la mort auquel se livrent des migrants africains dans le désert et dans la méditerranée. Mourir pour vivre ou du moins, mourir en tentant de vivre, de partir à la conquête d'une nouvelle vie ailleurs. Cet oxymore fait penser au paradoxe du paradis, accessible qu'après la mort. Mais autant la mort ne donne pas forcément accès au paradis, autant la migration comme mode d'émancipation à une vie sans espoir, fait courir le risque de n'être plus « personne », de disparaître complètement sans laisser de traces.

Références bibliographiques

- BAROU Jacques. 2015. « Représentations de la mort et projets funéraires chez les immigrés âgés », *Hommes & migrations*, disponible sur : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3096>, consulté le 19 avril 2020.
- DANIEL Serge, 2008, *Les routes clandestines: L'Afrique des immigrés et des passeurs*, Hachette Littératures, Paris, 2008, 279 p.
- CARNET Pauline. 2011. *Passer et quitter la frontière?: les migrants africains "clandestins" à la frontière sud espagnole*, Sociologie, Université Toulouse le Mirail, - Toulouse II.
- DI MAIO Luigi. 22 janvier 2019. [Chronique] France-Italie : le coup de boule de Luigi Di Maio, jeune Afrique, <https://www.jeuneafrique.com/713308/societe/chronique-france-italie-le-coup-de-boule-de-luigi-di-maio/>
- HAMIDOU KANE Cheikh. 31 août 2018. « L'Afrique n'existe plus, elle a été dépossédée de son espace », *Le Monde Afrique*, Propos recueillis par Coumba Kane le 31 août à 17h15.
- HAMI Rachid El, 2006, *Le Néant bleu*, Paris, L'Harmattan, 160 p.
- ISMAËL ISAAC. 2014. « Lampedusa (feat. Mokobé) », *Je reste*, 3mn 42.
- JELLOUN TAHAR Ben, 2006, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006, 270 p.
- JOVELIN Emmanuel. 2003. « Le dilemme des migrants âgés. Entre le désir du retour et la contrainte d'une vie en France », *Pensée plurielle*, 2, no 6, pp. 109 - 117, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2003-2-page-109.htm>, consulté le 03/06/2020.
- KANDE Sylvie, 2011, *La quête infinie de l'autre rive: épopée en trois chants*, Paris, Gallimard, 106 p.
- KOBELINSKY Carolina. 2017. « Exister au risque de disparaître. Récits sur la mort pendant la traversée vers l'Europe », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 33 - n°2 et 3, pp.115-131, disponible sur : <http://journals.openedition.org/remi/8745>, consulté le 02 janvier 2020.

- MEIWEY. 2004. « Je suis sans papier », *Golgotha 800% Zoblazo*, Sony Music Entertainment, 5 :17 mn.
- OUMAR BA Cheik et INISS NDIAYE Alfred. mars 2008. « L'émigration clandestine sénégalaise », *REVUE Asylon(s)*, N°3, Migrations et Sénégal., disponible sur : <http://www.reseau-terra.eu/article717.html>, consulté le 20/06/2020.
- PALIDDA Salvatore. 1999. « La criminalisation des migrants. », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 129, septembre, Délits d'immigration. pp. 39-49; disponible sur : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1999_num_129_1_3302, consulté le 02/06/2020.
- SARRÓ Ramón. 2009. « La aventura como categoría cultural: apuntes simmelianos sobre la emigración subsahariana », *Revista de Ciências Humanas*, Florianópolis, EDUFSC, Volume 43, Número 2, p. 501-521
- SCHMITZ Jean. 2008. « Migrants ouest-africains vers l'Europe : historicité et espace moraux », Editions Karthala | « Politique africaine », 1, n° 109, pp. 5 à-15, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2008-1-page-5.htm>, consulté le 02/06/2020.
- SOUIAH Farida. 2012. « Les harraga algériens », *Migrations Société*, Centre d'information et d'études sur les migrations internationales 5, n° 143, pp. 105 -120.
- TERIAH Mohamed. 2002. *Les "Harragas", ou, Les barques de la mort*, Casablanca, Afrique Orient, 156 p.
- TIKEN JAH Fakoly. 2007. « Ou aller où », *L'Africain*, Barclay Records, durée 3 :54mn.